

ENQUÊTE

Il y a trente ans, on ne retenait que le style flamboyant de l'auteur de *L'île atlantique*, que Gérard Mordillat vient d'adapter pour Arte. Aujourd'hui, alors qu'il a disparu de la scène littéraire depuis 1989, sa défense de la pédophilie en fait un écrivain maudit, difficile à rééditer.

Duvert le scandaleux

tony Duvert? « *Un auteur essentiel* », pour Pierre Drachline, directeur littéraire du Cherche Midi, mais aussi critique et romancier. « *Un des écrivains les plus doués de sa génération* », confirme Raphaël Sorin, directeur littéraire de Fayard, également critique. « *J'étais persuadée qu'il serait le plus grand écrivain de sa génération* », renchérit Josyane Savigneau, du *Monde des livres*. On pourrait continuer ainsi l'énumération, entre d'un côté ceux qui connaissent les livres de Tony Duvert et placent leur auteur au pinacle et, de l'autre, ceux qui n'ont jamais rien lu de lui et ignorent jusqu'à son existence. La raison? Tony Duvert, qui a eu cette année soixante ans, s'est tué voici vingt-cinq ans. Comme Rimbaud, la quasi-totalité de son œuvre a surgi dans un très court laps de temps: en 1967 paraît son premier roman, *Récidive*, chez Minuit. Une petite dizaine suivront, tous chez le même éditeur (1), publiés dans les années 1970: *Paysage de fantaisie* (qui obtient le Médicis en 1973), *Journal d'un innocent*, *Quand mourut Jonathan*, *L'île atlantique*... Et puis, plus rien. La diffusion le 13 décembre, sur Arte, de l'adaptation par Gérard Mordillat de *L'île atlantique* (lire ci-contre), paru en 1979, qu'accompagne la réédition du livre en format poche, sera peut-être l'occasion pour les nouvelles générations de s'emparer de l'auteur.

« **Je rêvais de le rencontrer.** » « *Tony Duvert a disparu de lui-même, on a fini par l'oublier, mais son absence crée un manque* », juge Raphaël Sorin, fasciné par « *ces écrivains qui s'anéantissent de leur vivant* ». « *J'étais convaincue qu'il allait prendre une place de premier plan dans notre littérature, et puis paf! Ça s'est arrêté. Tony Duvert a disparu un jour, sans même avoir cherché à théoriser son silence* », résume Josyane Savigneau. Et d'ajouter: « *Je rêvais de le rencontrer, évidemment ça ne s'est pas fait et je ne sais même pas à quoi il ressemble! Même son éditeur, quand je suis entrée dans le métier, ne correspondait déjà plus avec lui que par lettres.* »

Tony Duvert « disparaît » au début des années 1980. S'il n'a pas « théorisé », c'est vrai, son silence, s'il n'a jamais dit officiellement « *j'arrête, je m'en vais* », sans doute n'a-

t-il fait que suivre sa pente naturelle. Dans *Quand mourut Jonathan*, paru en 1978, alors qu'il n'a que trente-deux ans, il dit de son héros, artiste comme lui (en l'occurrence un peintre), et qui s'est refermé au monde: « *Il ne parlait plus, répondait rarement aux lettres, ne recevait pas d'amis, et sa vie intime se réduisait à des caresses solitaires sur des souvenirs qui l'étaient moins.* » Pourtant, Jonathan n'est pas désespéré de nature: c'est le monde, qui le désespère.

Pédophilie. Une chose est sûre: Tony Duvert ne disparaît pas à moitié. Même le très fidèle Jérôme Lindon, qui avait publié tous ses livres, cesse de le voir. Irène Lindon, qui lui a succédé, correspond à son tour par lettres avec l'auteur, évanoui quelque part en province. Ses amis défendent sa discrétion et n'ont pas souhaité s'exprimer ici. Dont acte. De l'homme Tony Duvert, on ne saura donc rien, sinon qu'il est né en 1945, « *et qu'il vivrait dans une cabane au bord d'un étang* », raconte François Nourissier, autre grand admirateur de l'écrivain, qui précise: « *C'est tout ce que j'ai pu apprendre, mais après tout, je n'avais pas besoin d'en savoir davantage, je n'ai pas la curiosité des étangs, j'ai celle du style et avec Tony Duvert, je suis servi.* »

En effet. « *L'œuvre de Tony Duvert repose essentiellement sur l'écriture – une écriture somptueuse, et c'est pour ça qu'elle ne vieillira jamais; ses phrases sont des lames de rasoir serties de diamants* », analyse Pierre Drachline. Mais si le style de Duvert est éblouissant, il y a aussi le fond. L'œuvre de Tony Duvert est une défense et illustration de la pédophilie. *Paysage de fantaisie* met en scène des jeux sexuels entre un adulte et des enfants. *Quand mourut Jonathan* évoque la passion (amoureuse, y compris charnelle) entre un adulte de vingt-huit ans et un garçon de huit ans. Et les enfants de *L'île atlantique* sont tout sauf des enfants de chœur... Tout cela n'a pas empêché *Paysage de fantaisie* de décrocher le Médicis (la critique, enthousiaste, avait parlé de « *saine subversion* ») et les romans suivants de Tony Duvert d'être encensés par la critique. En 1974, dans sa préface à *L'après-mai des faunes*

« **J'étais convaincue qu'il allait prendre une place de premier plan dans notre littérature, et puis paf! Ça s'est arrêté. Tony Duvert a disparu un jour.** »
Josyane Savigneau.

de Guy Hocquenghem (Grasset), Gilles Deleuze souligne « l'importance de Tony Duvert aujourd'hui, le nouveau ton [qu'il apporte] ». Et le très respectable François Nourissier se fend, en mars 1979, dans les colonnes du très bourgeois *Figaro magazine*, d'une pleine page d'éloges pour *L'île atlantique*. L'article est si enthousiaste que Jérôme Lindon le reproduira sous forme d'affichettes envoyées aux libraires... Mais tout cela, c'était il y a trente ans : dans la foulée de l'après-68, la pédophilie jouissait brusquement d'une relative tolérance sociale – c'était l'époque où tout était à « libérer » : les femmes, les homosexuels, mais aussi les enfants.

Retour à « l'ordre ». La parenthèse sera de courte durée. A l'été 1982, alors que la gauche s'apprête à fêter son premier anniversaire au pouvoir, éclate l'affaire du Coral, qui signe la fin de la « tolérance » envers la pédophilie. Le balancier est reparti dans l'autre sens et l'affaire Dutroux viendra légitimer les tenants d'un retour à « l'ordre » (qui entraînera le délire d'Outreau). Simple coïncidence ? Tony Duvert publie son dernier roman, *Un anneau d'argent à l'oreille*, en 1982, l'année du Coral. C'est ensuite qu'il disparaît. Et qu'il cesse, sinon d'écrire, du moins de publier.

En 2005, les romans de Tony Duvert sont toujours « disponibles » chez son éditeur. Mais seraient-ils encore publiables ? « Non », pense Pierre Drachline, qui stigmatise « un retour à l'ordre moral digne de Vichy ». Sans aller jusque-là, François Nourissier reconnaît que « la pé-

« La période d'innocence qui s'offrait aux artistes dans les années 1970 est révolue: on ne peut plus parler librement de ces choses en ce moment. »
François Nourissier

riode d'innocence qui s'offrait aux artistes dans les années 1970 est révolue: on ne peut plus parler librement de ces choses en ce moment ». Pour Josyane Savigneau, c'est la preuve que, « comme Philippe Roth l'a très bien remarqué, quelque chose a tué la possibilité de lire de la fiction: tout est sale, tout est rapporté à l'idée que ce serait du témoignage biographique. Et quand bien même l'auteur collerait à son personnage, on s'en fout! ».

Alors, scandaleux, Tony Duvert ? « Oui, tranche Gérard Mordillat. Terriblement scandaleux, même. Car c'est un scandale d'écrire aussi bien. »

DANIEL GARCIA

(1) Mais Tony Duvert a aussi publié en 1978 deux recueils de textes brefs, *District* et *Les petits métiers*, chez Fata Morgana.

Une des rares photos de Tony Duvert, ici au début des années 1970.

GÉRARD MORDILLAT : « UN DES LIVRES QUI ONT LE PLUS COMPTÉ DANS MA VIE »

Voilà bien dix ans que Gérard Mordillat méditait d'adapter à l'écran *L'île atlantique*, « un des deux ou trois livres qui ont le plus compté dans ma vie : je l'ai lu à sa parution et il ne m'a jamais quitté », confie-t-il. Et d'expliquer : « Outre la flamboyance du style, Tony Duvert a réussi ce que rêve de réussir chaque écrivain : créer des caractères. Sa *Raymonde Seignelet*, par exemple, est un caractère aussi magnifique, dans son genre, qu'*Harpagon*. » Le roman raconte comment, dans une île de l'Atlantique (on pense à Ré) une bande de garçons, entre 7 et 14 ans, issus de familles que tout oppose, mène une existence parallèle, clandestine, faite de menues rapines, qui vont tourner de plus en plus mal. Libre de son adaptation (lui non plus, n'a pas pu rencontrer Tony

Duvert), Gérard Mordillat a taillé dans le nombre des personnages (il a bien sûr gardé la vitupérante Raymonde Seignelet) et gommé (bien obligé) l'aspect trop sexuel. Il juge toutefois être resté « fidèle à l'esprit du livre » en faisant de son *Ile atlantique* une critique virulente du cercle familial et des maltraitances, plus ou moins conscientes, qu'on inflige aux enfants. Chez Duvert, la critique est cinglante. Plus que les pères, ce sont les mères qu'il épingle. Avec lui, mère rime presque toujours avec mégère.

D. G.



L. MOYER-GAMMA